

# APPRENDRE À LIRE EN ÉCRIVANT AU RAZ DES MOTS

Paul LÉON

Paul LÉON, que nos lecteurs connaissent pour être l'auteur avec Jeannette ROUDIER de *L'écriture, préalables à sa pédagogie*, attire l'attention sur la nécessaire mise en place de nouveaux types de compétence lectorale, eu égard à la complexité croissante des "mécanismes de la production de sens" dans l'écrit social d'aujourd'hui. Il suggère que la formation de ce "lecteur nouveau" s'ancre dans une pratique active de l'écriture dont il dessine ici les contours.

Nous partirons de ce constat : la radicale mutation - mutation de type proprement génétique - de la langue de la communication sociale dans la dernière période de l'histoire contemporaine ("*les années 80*"). Car l'ère du spectacle<sup>1</sup>, c'est pour l'essentiel l'ère des discours spectaculaires, des langages qui se donnent en spectacle, de la langue spectacularisée autant que spécularisée. C'est l'ère de la mise en veilleuse du réel<sup>2</sup> - à l'instar des étoiles lointaines depuis longtemps disparues sa lumière nous parvient pour quelques temps encore - qui n'a d'égaux que la promotion généralisée du signifiant et la systématisation du citationnel. Ces phénomènes, d'envergure, débordent aujourd'hui largement les territoires langagiers auxquels ils étaient historiquement attachés, pour gagner de façon probablement irréversible tous les secteurs de la logosphère. "*Soigne ta gauche*" lit-on à la Une de tel quotidien, référence au titre d'un film qui sort sur les écrans "*Soigne ta droite*", lui-même emprunté au jargon de la boxe. Ainsi assiste-t-on à une croissante porosité des discours qui échangent dans un jeu sans fin leur lexique, leur syntaxe, leurs formules : la politique parle avec les mots du sport, le sport avec ceux de la guerre, la guerre avec ceux du spectacle, etc. Etat narcissique, à bien des égards autistique, du langage qui semble fonctionner désormais en vase clos.

Sensibilité au signifiant, intuition des intertextes : telles sont, du coup, les qualités lectorales à défaut desquelles l'essentiel des messages publics (et bientôt privés, voir le "*parler-jeune*") sont en passe de laisser à l'écart le plus grand nombre. Que peut-on aujourd'hui exiger d'une pédagogie de la lecture-écriture : précisément cela, la mise en place - le plus tôt pour l'enfant sera le mieux - de ce type nouveau de compétence. Et nous postulons, non moins fermement qu'à l'époque de la rédaction de *L'écriture, préalables à sa pédagogie*<sup>3</sup>, que la mieux adaptée des propédeutiques est celle qui inscrit au centre des apprentissages de l'écrit une problématique de type langagier : ici, l'apprenti est moins tenu à *dire* (la rédaction, le compte-rendu, le récit d'imagination) que d'avoir à *faire*<sup>4</sup> (la mise en contact avec les mécanismes de la production du sens et de ses effets, à travers un ensemble d'activités convoquant la *fonction poétique*<sup>5</sup> du langage).

Or, faute - qui sait - d'avoir su considérer ces propositions de travail sous l'angle bathmologique<sup>6</sup> (la même chose semble revenir, mais à un autre tour de la spirale, ce qui change tout), d'aucuns ont pu objecter qu'aussi stimulant que soit, pour dire court, "*l'atelier d'écriture*", il n'en renforçait pas moins la suprématie historique du littéraire et ne faisait que retarder l'avènement d'une éducation lectorale et

<sup>1</sup> Cf. Guy DEBORD, *La société du spectacle* et *Commentaires sur la société du spectacle*, Éd. Gérard Lebovici 1971 et 1988

<sup>2</sup> Cf. les analyses de Jean BAUDRILLARD, en particulier in *Les stratégies fatales*, Grasset/Figures 1983

<sup>3</sup> Paul LÉON et Jeannette ROUDIER, AFL/Retz 1988

<sup>4</sup> distinction empruntée à Jean RICARDOU, voir en particulier *Écrire en classe*, Pratiques n°20 Juin 1978

<sup>5</sup> voir Roman JAKOBSON, chapitre "*Poétique*" des *Essais de linguistique générale*, Éd. de Minuit 1963

<sup>6</sup> de "bathmologie", terme proposé par Roland BARTHES in *Roland Barthes par lui-même*, Seuil/Ecrivains de toujours 1975, notion développée par Renaud CAMUS in *Buena Vista Park*, Hachette/POL 1980 : science des niveaux de signification

scripturale - comme on dit d'une *éducation civique* - en phase avec les besoins du futur citoyen. Mais le citoyen d'aujourd'hui, précisément, s'informe, achète, vote, sur la foi de messages d'autant plus apparemment innocents qu'ils ont une allure plus désinvolte : cette désinvolture, elle aura généralement payé le prix d'une somme d'opérations d'écriture (condensations et déplacements de toutes natures) que les ateliers en question proposent justement d'expérimenter...

L'expérimentation peut au demeurant commencer par des manipulations modestes. C'est ici le lieu de le rappeler, la moindre des transformations - entendons : la plus discrète<sup>7</sup> au sens commun autant que linguistique - opérée à même le matériau phonique (les sons) ou grammatique (les lettres) d'un message est susceptible de retombées signifiantes cataclysmiques : autre paradoxe bathmologique (en ce qu'il n'invalide pas les méthodes de lecture rapide mais les dialectise), on apprend aussi à lire au ras des lettres.

Nous écrivons ces lignes dans les jours où se décide l'avenir du référendum européen. S'il advenait que le "non" l'emportât, qui saurait mesurer la part dans le rejet d'une onomastique désastreuse ? Tout aura été dit à propos de "*Maastricht*", sauf qu'avant d'être un traité, ce fut un mot jeté en pâture par les médias, que ses détracteurs se sont complus, avec quelle constance, à déformer en "*Maastriche*" ou "*Maastrique*" au fil de leurs discours : la triche et la trique, voilà l'Europe qu'on vous prépare ! Et pour prendre un autre exemple, se souvient-on de ce fond de décor permanent des studios d'information de TF1 exhibant deux mois durant la seule mention "*La guerre du golfe*" : lettres pseudo-gothiques (façon 3<sup>ème</sup> Reich) rehaussées d'un "f" islamisé en forme de yatagan (un drapeau de la région arbore cet emblème si j'ai bonne mémoire), double stigmaté de barbarie.

Lire aujourd'hui, c'est être mis en demeure de capter simultanément un ensemble de clignotants graphiques, acoustiques, sémantiques, c'est devoir s'ouvrir à une sorte d'*écoute* stéréophonique - stéréographique si l'on préfère - en deça de laquelle il n'est de prise de sens que rudimentaire (l'écramage d'une information de surface) ou pire, aliénée (le sens est reçu, mais à l'insu du lecteur qui ne saurait dès lors s'en défendre). Nous ne verserons pas, du reste, dans une vision paranoïaque du fonctionnement des messages sociaux (spectre de la 25<sup>ème</sup> image au cinéma !) : nul complot concerté, nulle force occulte attelée à brouiller les esprits, ce qui ne signifie pas que l'escalade quotidienne de "*l'accroche*" n'ait pas au bout du compte une infinie capacité de nuisance chez qui ne connaît pas la règle du jeu.

Nous rapporterons cette anecdote en forme d'apologue. Cet hiver-là, le trafic ferroviaire est paralysé. Le 23 décembre, le journal *Libération* collusionne à sa façon l'approche de Noël ("*la trêve des confiseurs*" selon l'expression consacrée) et le conflit social en cours (*la grève des cheminots*). Cela donne à la Une : "LA GRÈVE DES CONFISEURS", autrement dit, la grève pendant les fêtes (condensation de deux formules). Ce n'est pas ce que lit un groupe de cheminots CGT qui dans les jours suivants écrit à *L'Humanité-Dimanche*, qui publie : "*Note à M. Serge JULY. Libération du mardi 23 décembre titrait "La grève des confiseurs". Nous vous informons que nous, cheminots du service-accueil de Paris-Gare de Lyon, ne nous considérons pas comme des confiseurs, que ce titre, en première page, discrédite l'action entreprise par les cheminots, et que ce n'est pas un simple jeu, ni un plaisir etc.*". On imagine bien entendu difficilement que la rédaction du journal communiste n'ait su relever le contresens manifeste de ses lecteurs et les ait innocemment publiés. C'est qu'au-delà d'une erreur avérée de lecture, ces cheminots n'en posaient pas moins la question très actuelle des rapports entre le choix d'une certaine esthétique des messages et l'obligation à une éthique des contenus. De toute évidence, ce sur quoi avait achoppé leur lecture, ce n'était pas - contrairement à leur tentative d'explicitation - la signification de l'énoncé, mais la forme de l'énonciation.<sup>8</sup>

Combat perdu d'avance à n'en pas douter. D'autant que l'appréciation de tels phénomènes langagiers - inédits par l'étendue et la vitesse de leur propagation - mérite quelque prudence. On aura remarqué, par

<sup>7</sup> en linguistique se dit d'une unité faisant partie d'un système et qui peut être isolée, délimitée par l'analyse

<sup>8</sup> analyse développée in Paul LÉON, *Le jeu de la Une et du hasard*, Thèse de doctorat, Aix-en-Provence 1990

exemple, que la classe intellectuelle et professorale n'a de cesse de les agonir : du calembour à la *Libé* (justement !), du slogan à la *Séguéla* ! C'est que ces façons lapidaires de dire portent le ferment d'une radicale contestation de ce que BARTHES appelait le "*nappé*" dissertatif. La vérité, c'est que jusqu'à des époques récentes, les discours de pouvoir (le discours universitaire en est un !) ont fonctionné sur la suprématie du syntagmatique : ce qui pour l'essentiel assurait le sens, c'était le déroulement, le déploiement complexe de la phrase : comprendre un message, c'était comprendre son avancée à travers le maquis des subordonnées concessives, consécutives, finales. Formons cette hypothèse : ce à quoi nous assistons aujourd'hui, c'est à une mise en cause de la phrase. En place, le paradigmatique pur, riche d'infinies ressources opératoires (ce que l'on qualifie rapidement de jeu de mots ressortit en réalité à tout un catalogue de procédures), est en passe de battre en brèche un ordre horizontal du sens (les significations s'enchaînent), au profit d'un ordre vertical<sup>9</sup> (les significations s'empilent).

Cela mérite, convenons-en, quelque illustration. Nous prendrons donc la doxa sus-visée à rebrousse-poil, en proposant l'analyse de deux manchettes choisies parmi les plus apparemment triviales, mais qui n'en opèrent pas moins la *verticalisation* évoquée. Le lecteur ne s'obnubilera pas sur le choix réitéré de *Libération* qui ne nous intéresse qu'en tant qu'il nous paraît très emblématique de ce qui se joue linguistiquement à tous les niveaux, avec l'intérêt supplémentaire d'un nécessaire arrimage au réel - exorbitante contrainte d'écriture -, dont peuvent se passer publicitaires, satiristes, politiciens et poètes !

Ainsi donc, lorsque tel homme politique est élu président de l'assemblée régionale corse, *Libération* se prend à titrer : "CORSE : PROSPER YOP' LA BOUM". On peut sourire et passer, mais on peut lire aussi, car sous l'apparente désinvolture de la formule, se donne à entendre tout un échelonnement de significations qui se pourraient actualiser, mais en combien de lignes alors, de la façon suivante :

1. le nouveau président de l'assemblée corse - Prosper ALFONSI - est l'un des chefs de clan, des *parrains* de l'île (le "*roi du macadam*" de la chanson, d'où la pertinence de la citation !)
2. il a gagné son élection à la hussarde (caractère enlevé du YOP)
3. pendant ce temps - la nuit-même de l'élection - le FLNC continuait à poser des bombes (lesquelles font BOUM on le sait).

"*Prosper yop'la boum*", cela requiert en effet un lecteur nouveau, (sauf à demeurer une forme vide), capable de combler, suivant la formule de Umberto ECO, les "*espaces de non-dit ou de déjà-dit laissés en blanc*"<sup>10</sup>. Ici, le caractère lapidaire de la formulation n'exclut pas pour autant la possibilité pour le lecteur de reconstituer une sorte de récit des événements.

Ailleurs, il s'agit de l'inciter à développer toute une contre-argumentation de type idéologique à travers la manchette suivante: "LE PAPE À LOURDES : ESPRIT, WOJTYLA ?". Celle-ci suggère en effet, passé le premier éclat de rire :

1. la communauté des pratiques religieuses avec l'occultisme ("*Esprit es-tu là ?*")
2. l'imposture d'une relation directe entre Dieu le Père et le chef de l'Église ("*allo l'Esprit, ici Wojtyla !*")
3. l'obscurantisme d'une foule qui est prompte à les confondre ("*Esprit-Wojtyla, même combat !*").

On le pressent, l'accès *ouillé* à des telles opérations (qui se retrouvent, inutile de le dire à longueur de textes et de discours - l'étude du titre ou du slogan n'est que de commodité), suppose sans qu'il y

<sup>9</sup> Cf. Julia KRISTEVA, *Semeiotikè (Recherche pour une sémanalyse)*, Seuil 1969

<sup>10</sup> Umberto ECO, *Lector in fabula*, Grasset/Figures 1985

paraissent une participation engagée de la part du lecteur : à la fois une véritable intelligence de la langue et une capacité de suppléance aux raccourcis du scripteur autant qu'aux courts-circuits du message. Ajoutons à l'éloge, que ce type de manipulation sémantique relève de cet art du "Witz" dont FREUD a nettement montré dans un texte célèbre ("*Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*"<sup>11</sup>) que s'y manifestait la mécanique signifiante du sujet : on sait par exemple que la production des images oniriques fonctionne sur des schémas linguistiques équivalents<sup>12</sup>.

C'est sur ces bases qu'il faut comprendre notre proposition de faire de la classe d'écriture le lieu d'une exploration de la langue envisagée dans sa matérialité. Nous avons l'expérience que cette approche parle à l'apprenti de tout âge, tant est intime le rapport que chacun entretient - le plus souvent à son insu - avec les mots : que la peur de la "tumeur" soit médicalement fondée n'a que peu de poids au regard de sa terrible surdétermination dans la langue, avec la tumeur, là, tu meurs... Il en va ainsi des énoncés : en deçà de toute lecture, un quantum de sons et de lettres qui ne s'efface pas si facilement une fois la signification advenue. Quelquefois, le matériau fait retour dans une singulière résonance. Qu'un quotidien - on nous pardonnera ce dernier emprunt journalistique - titre sur LE PEN et "SES ASSISES" plutôt que "*son congrès*", formules parfaitement interchangeables au plan de la pure dénotation, n'a, qui sait, de souterraine raison que cette remarquable distribution de six "S" à l'intérieur d'une séquence de dix lettres : autant dire SS SS SS !

C'est à travers de graduées activités d'écriture que l'on peut très tôt apprendre à lire ainsi à l'école : jeux anagrammatiques, lipogrammatiques, cryptogrammatiques variés (pour nous en tenir à la lettre mise à l'instant sur le tapis). On peut aussi apprendre à travers une pratique systématisée de la réécriture (transformations, transpositions et *traductions* diverses) à reconnaître les discours, fussent-ils inédits, en ce qu'ils sont un carrousel obligé de références explicites ou implicites, d'allusions directes ou indirectes, de citations déclarées ou non déclarées.

On peut en somme apprendre à ouvrir grands les yeux (et non moins larges les oreilles) sur l'univers des signes de l'écrit. Ce n'est pas trop pour qui prétend à devenir lecteur.

Paul LÉON

---

<sup>11</sup> Gallimard/Idées 1969

<sup>12</sup> Cf. Sigmund FREUD, *L'interprétation des rêves*, P.U.F. 1967